

François LAPLANTINE, *Je, nous et les autres*, Paris, Le Pommier, 1999 (156 pages).

Jean-Paul Resweber



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/415>

DOI : [10.4000/leportique.415](https://doi.org/10.4000/leportique.415)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Jean-Paul Resweber, « François LAPLANTINE, *Je, nous et les autres*, Paris, Le Pommier, 1999 (156 pages). », *Le Portique* [En ligne], 5 | 2000, mis en ligne le 24 mars 2005, consulté le 25 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/415> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.415>

Ce document a été généré automatiquement le 25 mars 2021.

Tous droits réservés

François LAPLANTINE, *Je, nous et les autres*, Paris, Le Pommier, 1999 (156 pages).

Jean-Paul Resweber

- 1 Dans ce livre à visée épistémologique, F. Laplantine entreprend une critique des notions cardinales d'identité et de représentation. La catégorie d'identité, motif dominant des sciences humaines, relève de l'idéologie d'un individualisme personnel ou collectif qui récuse la catégorie de l'altérité et oppose au risque le repli sur le soi propre. Or, si cette idéologie a la peau dure, c'est qu'elle prend ses racines dans la pensée métaphysique qui privilégie la substance à la relation, le thème du Même à celui de l'Autre. On comprend dès lors que la pensée du dehors soit rejetée au profit de celle du dedans, que celle de l'analogie triomphe sur celle de la métaphore, que celle de l'être – de l'« aître » – soit opposée à celle du devenir. Mais si l'on va au fond des choses, on se rend compte que le mythe de l'identité s'entretient de l'illusion d'une représentation qui serait le miroir d'une présence disponible et déclinée au présent : « La pensée de la représentation n'est pour ainsi dire jamais dans une relation d'étrangeté avec ce qu'elle "représente" » (p. 106). Parce qu'elle dé-réalise le réel en le réduisant à une « vue » de l'esprit, à un système d'images, elle « est une langue morte pouvant nous entraîner vers la mort » (*Ibid.*).
- 2 Ce livre corrosif et décapant reprend avec bonheur la critique radicale que M. Heidegger et J. Derrida, notamment, ont fait de la pensée métaphysique. Mais l'originalité de F. Laplantine tient à ce qu'il fait sienne cette critique au nom de la logique de la différence, de la négativité et de l'altérité qui se trouve exigée par le travail de l'ethnologue. Car ce n'est pas forcément au nom d'une pensée de l'Autre que les philosophes précités critiquent la représentation métaphysique. Exprimées dans un style clair, traduites dans des formules brillantes et parfois provocantes (voir la page sur Socrate qui pratique « la crétinisation d'autrui »), le livre de F. Laplantine emprunte volontiers le ton du manifeste. L'enjeu est important : c'est, en effet, l'épistémologie qui commande, dans les sciences humaines, la méthodologie. Or, l'ethnologie occupe, parmi

celles-ci, une place de choix, aux côtés de disciplines, telles que la psychanalyse et la philosophie, qui ne craignent pas de poser et de penser l'impensé, l'étrange, le vide, l'absent, la différence, l'inconscient. Le lecteur méditera avec profit la leçon finale : « L'un des buts de l'anthropologie consiste à s'affranchir de l'hégémonie de ces deux notions, c'est-à-dire à tenter de penser ce qui échappe à toute "représentation" et à toute "identité" : le processus de retrait, de l'oubli, ce qui n'est pas présent, ce qui s'absente, ce qui se dérobe à toute identification, à toute réduction à l'identique », (p. 146).